

Foi vu...



FOP 47

LE GÉNÉRAL COUSIN DÉCORE AUX INVALIDES, UN SOLDAT BLESSÉ.

J'ai vu...



Un canon de 120 long en action sur les hauteurs de Metzeral.
A gauche : Le général de Maud'huy, qui dirige les opérations en Alsace.



Des prisonniers de Metzeral ramenés derrière nos secondes lignes, où des gendarmes les fouillent et les interrogent.

L'OFFENSIVE EN ALSACE : LES ALPINS S'EMPARANT DE METZERAL

Les communiqués ont signalé, dans cette dernière quinzaine, notre offensive en Alsace, où les chasseurs et les alpins ont enlevé Metzeral, dont l'ennemi croyait avoir fait une forteresse inexpugnable. Abrités dans des casemates, les Allemands se sont

défendus avec l'énergie du désespoir et n'ont cédé le terrain que pied à pied. C'est qu'ils savaient que la prise de Metzeral entraînerait celle de Sonndernach où nous sommes en effet installés, et que c'est la porte ouverte sur Colmar, la prise de l'Alsace.

J'ai vu...



Le Président et le général Franchet d'Esperey assistent à des manœuvres de cavalerie.



Les drapeaux nouvellement décorés défilent. En tête, le Président et le général Franchet d'Esperey.

Le général d'Esperey s'entretient dans une tranchée de première ligne avec un commandant.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A L'ARMÉE DE FRANCHET D'ESPEREY

Le Président de la République apporte souvent aux troupes qui se battent le réconfort de sa présence. C'est ainsi que les 27 et 28 juin il se rendit à Reims d'où il a gagné nos premières lignes en compagnie du général Franchet d'Esperey. Il a lon-

guement parcouru les tranchées au nord et à l'est de Betheny en s'entretenant partout avec les officiers et les soldats. La veille, le Président avait épinglé la croix de guerre aux drapeaux de six régiments qui ont été cités à l'ordre de l'armée.



AVANT LE DÉPART POUR LES TRANCHÉES : LA REVUE DES MASQUES

Cet encapuchonnement de tragique carnaval, que rendent indispensables les procédés de guerre de nos ennemis, se renouvelle avant chaque départ pour certaines tranchées exposées aux

gaz asphyxiants. Un médecin-major vérifie minutieusement l'hermétisme des masques protecteurs, dont le moindre entrebâillement livrerait passage aux émanations mortelles.



En médaillon : Gounaris.



En médaillon : Venizelos.

PENDANT LES ELECTIONS GRECQUES : LE TRIOMPHE DE VENIZELOS

L'Attique, la Béotie, la Crète, l'Épire, Mytilène, les Cyclades, toutes ces provinces aux noms si lumineux d'un passé de gloire légendaire, et qui sont le vrai cœur de la Grèce, ont donné, aux élections du 13 juin, une majorité écrasante à Venizelos, le grand patriote hellène, dont on sait les nobles aspirations. La

politique neutraliste de Gounaris a été nettement mise en échec par le sentiment de tout un peuple. Il est probable que sous peu de jours, l'éminent homme d'état, d'accord avec son roi, reprendra la direction des affaires et mènera son pays dans le chemin de sa vraie destinée : il va refaire la grande Grèce.

J'ai vu...



“ FRENCH DAY ”. — PENDANT LA JOURNÉE FRANÇAISE A LONDRES

En témoignage de son admiration pour leur bravoure, la France avait organisé en décembre et en février, en l'honneur de deux de nos alliés, une journée serbe et une journée belge. Pour les mêmes raisons, et pour montrer aussi l'étroite solidarité qui lie notre cause à la sienne, l'Angleterre a organisé à son tour une journée française : “ French Day ”. Le 7 juillet, tous les établissements publics et nombre de maisons privées furent pa-voisés à nos couleurs, tandis que dans les rues et dans les jardins,

les jeunes filles de l'aristocratie vendaient au profit de la Croix-Rouge française des bouquets, des insignes et des cocardes tricolores. Voici, pris sur le vif, à Londres, pendant le “ French Day ”, un beau sous-officier de highlanders que des quêteuses au char- mant sourire fleurissent aux couleurs françaises. Tommy, blessé, pense au poilu, son frère d'armes, qui laisse au foyer, où peut-être il ne reviendra pas, de petits enfants à élever, pour le bien commun de la race et la raison d'être des victoires prochaines.

Si nous voulons une paix durable...⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite).

Néanmoins, M. de Bulow mit un acharnement incroyable à faire passer la loi sur l'expropriation, dont les conservateurs eux-mêmes, soucieux de ne pas porter atteinte au droit de propriété, ne voulaient rien savoir. Il fallut l'intervention des Polonais autrichiens, qui menaçaient de renforcer l'opposition slave du Reichstag de Vienne, pour empêcher le premier ministre prussien de procéder immédiatement à des expropriations en masse.

Voilà comment la Prusse traitait ses sujets slaves. Et encore, nous ne signalons ici que les grandes lois persécutrices. S'il fallait faire le compte de toutes les tracasseries administratives dont les Polonais furent les victimes et l'oppression économique à laquelle les hakatistes, soutenus par le gouvernement, les soumièrent, nous n'en finirions plus.

Or, les Polonais surent faire bloc pour résister à toutes ces entreprises. Jamais ils n'abandonnèrent l'usage de leur langue maternelle; leurs banques populaires prospérèrent; ils créèrent, ce qui leur avait toujours manqué, une classe puissante de paysans et de commerçants qui forma bientôt, en dehors de la noblesse, mais en étroite union avec elle, ces solides assises sociales sur lesquelles seule une nation peut édifier sa prospérité. Et puis ils avaient un autre moyen de réagir contre la tyrannie prussienne: leur énorme natalité. La population polonaise a presque doublé, en effet, en moins d'un demi-siècle. Elle essaime. Non seulement la Silésie a été envahie par elle; on trouve encore d'énormes colonies polonaises à Berlin (plus de 200 000) et dans les provinces du Rhin. Or, partout les Polonais restent fidèles à leurs traditions nationales et religieuses. Ils sont absolument inassimilables. Quelques-uns de leurs anciens chefs ont trahi leur cause; mais le peuple ne les a pas suivis. Plus les persécuteurs s'acharnaient sur ces déracinés, plus le sentiment patriotique s'exaltait chez les victimes de la plus abominable tyrannie.

Et pourtant, la fraction polonaise du Reichstag eut plus d'une défaillance durant les dernières années. L'atmosphère du parlement est débilante. Le chancelier cherchait à provoquer des concessions, en offrant aux députés ces menus cadeaux auxquels il est si difficile de résister. La première loi navale allemande fut votée grâce au concours des Polonais. Ceux-ci en furent mal récompensés et bientôt, avec des fortunes diverses, ils se rejetèrent dans l'opposition.

Toujours est-il que le groupe ethnique a résisté à toutes les tentatives d'absorption et que, grâce aux maladroites de la Prusse, ce n'est pas l'aigle noir des Hohenzollern, mais l'aigle blanc de Jagellon, qui étend ses larges ailes sur la Posnanie et la Silésie.

De ce que nous avons dit plus haut, il ressort que, si la vie nationale est restée la même dans les trois parties de l'ancienne Pologne, les mœurs politiques et la vie économique y ont cheminé en des voies différentes et que la reconstitution de l'ancien royaume, sous le sceptre des tsars de Russie, présentera certaines difficultés sérieuses.

Le problème n'est néanmoins pas insoluble. De l'ancienne constitution fragile et instable de la Pologne, il ne reste plus rien. Une bourgeoisie s'est créée, les petits propriétaires fonciers sont très nombreux;

la classe ouvrière est consciente de ses droits et a été organisée puissamment. En Galicie, la noblesse joue encore un rôle considérable, mais elle a pu acquérir la pratique des affaires. Somme toute, les éléments sont là pour reconstituer un pays complet, avec administration particulière et institutions autonomes viables. L'accommodation des trois populations, qui ont vécu pendant plus d'un siècle une vie séparée, présentera quelques difficultés, mais les caractères communs de la race permettront d'en venir rapidement à bout.

VERS L'AVENIR. Ce qui est certain, c'est que la question polonaise se posait sous des formes variées, mais avec la même force, dans les trois empires. Elle troublait profondément la paix de l'Europe. La reconstitution de l'ancien État, sous quelque forme que ce soit, contribuera, pour une large part, à faire disparaître un des éléments de trouble et de discorde les plus incommodes.

Il serait d'ailleurs inadmissible qu'au moment où les Alliés s'apprentent à remanier la carte de l'Europe sur le principe des nationalités, où ils promettent aux Serbes, aux Bulgares, aux Roumains, aux Grecs et aux Moréno-égyptiens de leur rendre les terres habitées par leurs nationaux, les Polonais, seuls, fussent exclus du bénéfice de ces rectifications de frontières et que le peuple, qui jusqu'à la fin du XVIII^e siècle joua un rôle si important dans le monde, ne pût pas se reconstituer dans son intégralité nationale.

Et pourtant, si, en principe, tout le monde, les Russes y compris, reconnaît la nécessité de refaire l'ancienne Pologne, des obstacles nombreux se dressent devant ceux qui étudient la solution du problème.

Quelles sont les provinces polonaises qui devront faire retour à la patrie d'autrefois? La Moravie, semble-t-il, dépend davantage de la Bohême. Mais la Silésie, mais la Prusse orientale? mais le district de Chelm? Au cours du siècle dernier, des déplacements de populations se sont opérés; nombreuses sont les régions où, comme en Macédoine, il est malaisé d'établir quel est l'élément ethnique qui prédomine et qui est en droit d'affirmer sa domination sur les éléments rivaux.

Prenons, par exemple, la Silésie. Nous y trouvons 5 225 000 habitants, dont 1 305 000 sont des Polonais authentiques. Pour trouver une majorité de Slaves d'origine, il faut recourir à l'expédient suivant: 2 961 000 Silésiens sont catholiques. Or, dans l'est de la Prusse, la religion est révélatrice de l'ascendance nationale. En Prusse orientale, les Polonais font le même raisonnement. Sur une population de 3 767 000 âmes, 1 million se disent polonais, 1 173 000 sont catholiques. Quant au reste, la population se compose surtout de descendants des Karrubes et des Mazures, qui étaient des Slaves.

Ces statistiques sont quelque peu sujettes à caution. L'enchevêtrement des nationalités est suffisant pour justifier les revendications les plus contradictoires, et c'est là que le danger apparaît. Il semble bien, cependant, que par leur situation géographique, Silésie et Prusse orientale doivent être attribuées à la Pologne.

Quant à la question ruthène, qui se pose surtout en Galicie, elle est encore plus difficile à régler au mieux de tous les intérêts. Les Ruthènes se plaignent amèrement du traitement que leur ont infligé les Polonais autrichiens. Demanderont-ils

à la Russie victorieuse de les soustraire à une domination qui, à ce qu'ils prétendent, leur fut dommageable? Et comment, s'ils obtiennent satisfaction, se feront les délimitations territoriales en un pays où les deux nationalités se compénétrèrent intimement? C'est là un problème aussi difficile à résoudre que celui des répartitions d'influence sur les frontières de tous les États balkaniques, où la confusion des langues rappelle souvent la tour de Babel.

L'essentiel reste d'ailleurs que, dans les provinces franchement polonaises, les promesses du grand-duc Nicolas trouvent leur plein accomplissement. Hélas! là encore les aspirations des intéressés sont très divergentes. Certains Polonais nationalistes ont rêvé tout haut d'un État neutre, d'une sorte de Belgique ou de Suisse orientale, dont l'autonomie serait garantie par les puissances. D'autres se contenteraient d'une indépendance relative, comme celle des États allemands dans la Confédération germanique. D'autres encore voudraient que la Pologne fût rattachée à la Russie, comme la Hongrie à l'Autriche, par le seul lien de l'union personnelle, c'est-à-dire par la seule autorité souveraine du tsar.

Il y a tout lieu de supposer que les Russes n'ont jamais pensé à donner une autonomie aussi large à l'ancien royaume de Pologne. Reprenons les termes mêmes de la proclamation du généralissime russe: « Que les frontières qui divisent le peuple polonais disparaissent à jamais, qu'il ne fasse plus qu'un tout, sous le sceptre de l'Empereur de Russie. Sous ce sceptre, la Pologne renaîtra libre dans sa religion, libre dans sa langue et autonome. »

Ce que signifient l'unité nationale, la liberté religieuse, la faculté de parler, d'enseigner la langue maternelle, chacun la comprendra. Il est plus difficile de préciser le sens du mot *autonomie*, celui-ci comportant les interprétations les plus variables, depuis l'autonomie simplement communale ou provinciale sous une administration centraliste, jusqu'à l'autonomie législative avec gouvernement local indépendant. Les amis de la Pologne désirent évidemment que ce pays, qui a tant souffert, trouve la plus grande somme de libertés. Encore ne pensent-ils pas que si l'autonomie complète devait être pour l'heure refusée aux Polonais, ceux-ci ne perdraient nullement courage, mais sauraient accepter avec reconnaissance une indépendance relative que, par leur énergie et leur sagesse, ils sauraient plus tard élargir.

La nation polonaise compte actuellement 20 millions de sujets. Le jour où ceux-ci vivront de la même vie, sous le même sceptre, avec la possibilité d'organiser puissamment leur nationalité, les plus grandes espérances leur seront promises. Divisés en trois groupes, vivant sous des régimes opposés, il leur était impossible de rien tenter pour s'affranchir. Quand ils ne formeront plus qu'un seul groupe étroitement uni, l'avenir définitivement leur sourira.

(A suivre.)

E. WETTERLÉ.

ABONNEMENTS DE SAISON. — Nos lecteurs trouveront plus haut les conditions d'abonnement pour une année et pour 6 mois. Pour donner satisfaction à nombre de nos acheteurs au numéro, nous consentons des abonnements de trois mois (abonnements de saison) contre envoi d'un mandat-poste de 3 fr. 75, adressé à M. l'Administrateur de *J'ai vu...*, 8, boulevard des Capucines.

(1) Voir les numéros 20 et suivants.

J'ai vu...



PRISONNIER D'AOUT 1914

PRISONNIER DE JUIN 15

LEURS PRISONNIERS RÉVÈLENT LEUR ÉTAT D'ÂME

Quel contraste entre ce correct et hautain prisonnier d'août 1914, bombant le torse, à l'air de bête solide, prise par surprise au piège, et cette lamentable épave que nos soldats capturèrent il y a quelques jours, au nord d'Arras, avec

quelques centaines d'autres pareillement hâves, déguenillés, abattus!... Rien n'est plus significatif, nous semble-t-il, du découragement progressif des soldats du Kaiser que ce contraste entre ces deux silhouettes. Ils ne savent même plus garder la façade.



M^{lle} GILDA BARTHY

M^{lle} SEGOND-WEBER

M^{lle} DELNA

M^{lle} MARTHE CHENAL

M^{lle} MARGUERITE CARRE

M^{lle} GABRIELLE DORZIAT

M^{lle} DAYNE GRASSOT (en médaillon)

M^{lle} LOUISE SILVAIN (en médaillon)

M^{lle} MADELEINE ROCH

NOS GRANDES ARTISTES CHANTENT ET DISENT "LA MARSEILLAISE"

(Clichés Manuel, Reutlinger, Bert. Dupont-Emera.)

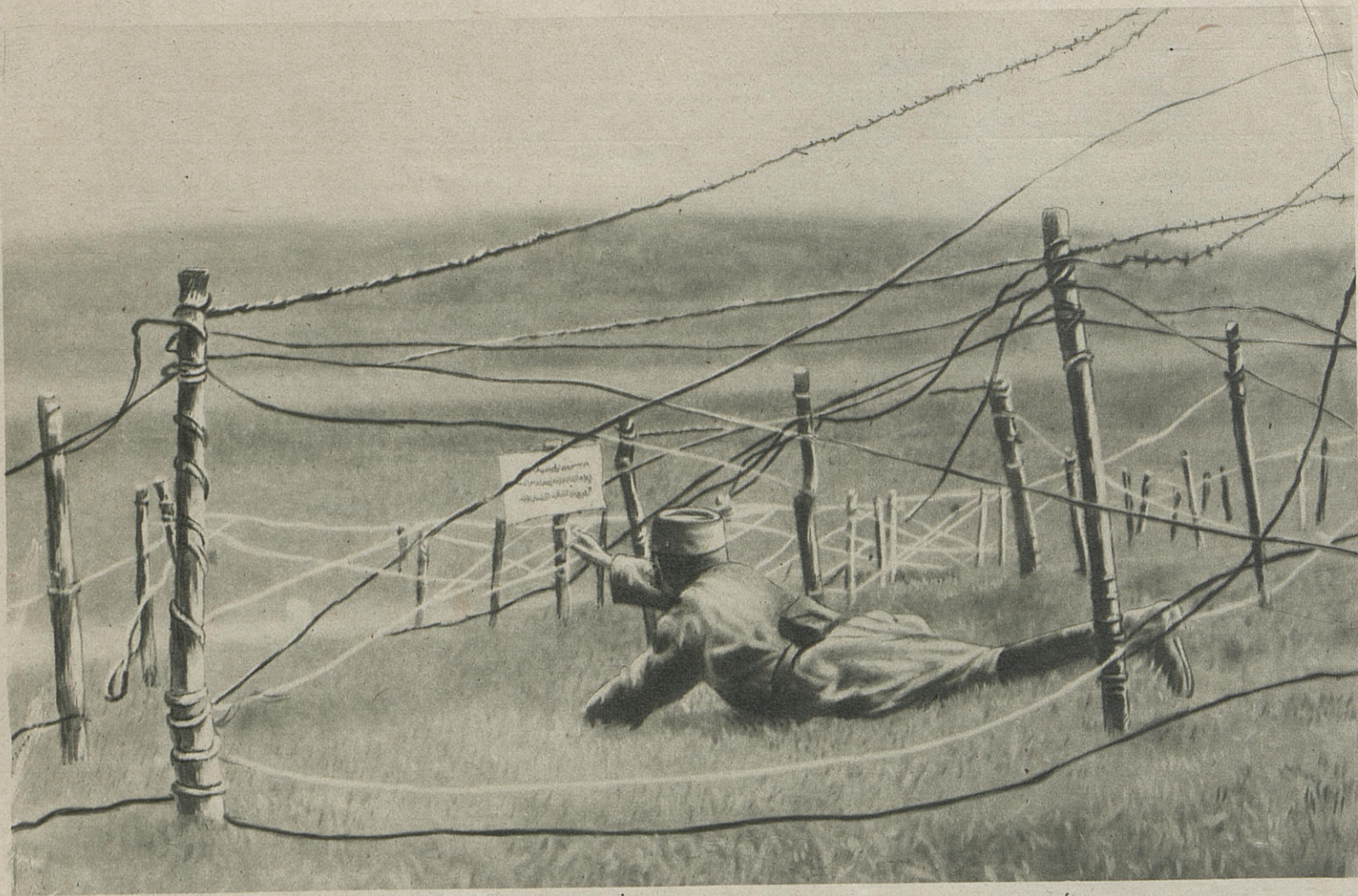
Ce sont les femmes qui, dans le génie latin, ont toujours person-
nifié les plus beaux symboles : justice, amour, liberté; sans doute
parce que, par une pente naturelle de notre esprit, il se mêle à l'évo-
cation des plus nobles allégories le souvenir tendre d'une fiancée.

ou la beauté grave d'une mère. Il est donc naturel qu'elles incarnent
la Patrie, notre mère à tous, et qu'elles lancent son appel magique,
cette "Marseillaise" que nul ne peut entendre sans être ému jusqu'au
fond de l'âme. Combien de morts affreuses le bel hymne n'a-t-il

point magnifiées! Combien de courages qui s'ignoraient, a-t-il ressus-
cités! Combien de soldats demi-mourants n'a-t-il point raidis et dres-
sés pour le suprême assaut! Nous donnons, dans cette page, les artistes
qui, dans les fêtes organisées au bénéfice de toutes les œuvres de

secours pour nos glorieux soldats, ont, par leur cœur, par la beauté
de leurs attitudes et par leur talent, incarné un instant l'âme de la
France et lancé, devant des parterres de blessés, tout chauds encore
des derniers combats, l'appel suprême : Allons, enfants de la Patrie!

J'ai vu...



CE QU'ON VOIT PAR LE CRÉNEAU D'UNE TRANCHÉE

Le document ci-dessus témoigne de la bravoure du fantassin L..., du... d'infanterie, du côté de Soissons. Pendant la nuit, les Allemands, dont les tranchées sont à cent cinquante mètres, sont venus placer une de ces affiches où ils excellent.

Comme réponse, au petit jour, ce fut le feu de salve tiré sur les Allemands. Et le soldat L..., enjambant la tranchée, rampa jusqu'à l'affiche et la rapporta dans nos lignes. Un de ses camarades prit, d'un créneau, le document que nous reproduisons ici.



UN BEL INSTANTANÉ : UNE MINE EXPLOSE DANS LES LIGNES SERBES

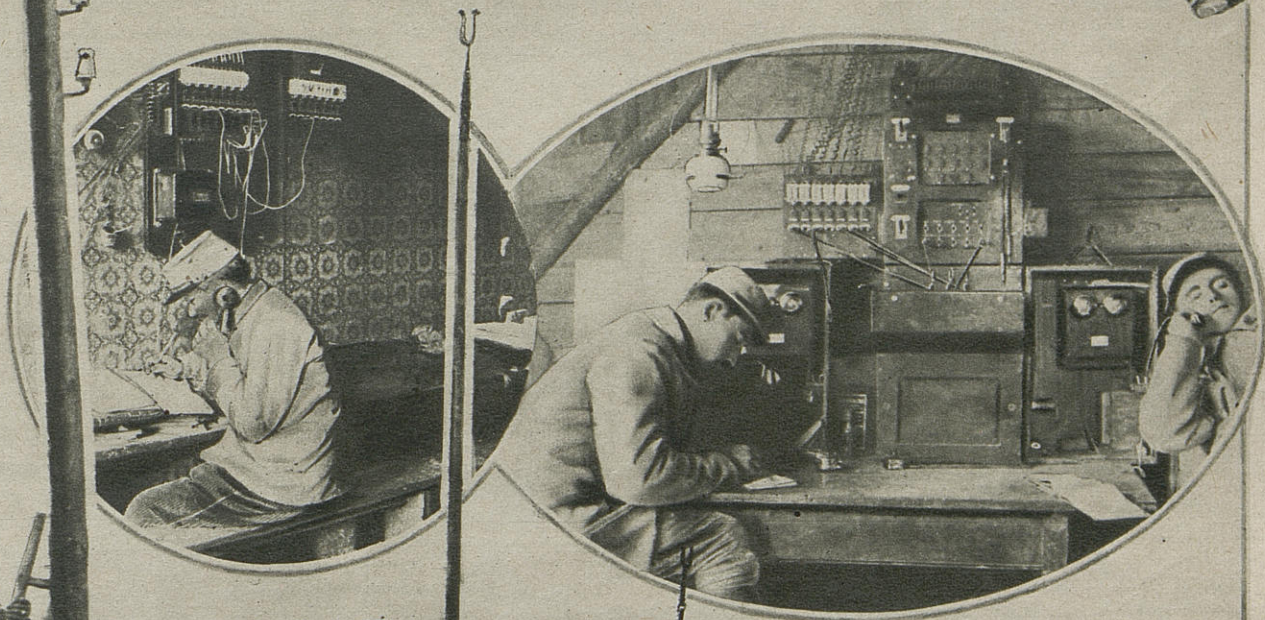
Ce document a été pris, par un heureux hasard, juste au moment où une marmite autrichienne tombait dans une tranchée serbe. Comme on le voit, les Serbes, loin de fuir, profitent du

rideau de fumée et de la montagne de terre soulevée par l'explosion, pour bondir hors de la tranchée et se porter courageusement à l'assaut du petit bois d'où les Autrichiens continuent à tirer.



Départ d'un atelier téléphonique ambulant.

Poste de campagne improvisé.



Bureau central reliant l'État-Major aux tranchées, installé

dans une "cagna".

à l'abri des intempéries.



Installation provisoire d'une ligne volante, sur les poteaux fixes de l'Administration des P. T. T.

Un éclat d'obus ayant coupé la ligne, vite un cycliste accourt et répare.

LE TÉLÉPHONE EN CAMPAGNE

Il faudra se rappeler plus tard les immenses services que rend, sur tout le front, le téléphone, adapté aux exigences de la guerre moderne. Il n'est pas un soldat, partant pour la

moindre expédition, qui ne soit muni d'un poste portatif. Il déroule derrière lui des milliers de mètres de fil, et transmet les observations dont on tiendra compte pour l'attaque prochaine.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS ⁽¹⁾

L'affaire du couple fut réglée instantanément. On découvrit que, placés là pour constituer un approvisionnement pour l'armée allemande, ils avaient de nuit enfermé le bétail et répandu le bruit qu'il était réquisitionné. On les fusilla sur le bord de la route et le régiment reprit sa marche, en poussant devant lui de nombreux troupeaux.

Quant à la ferme, on n'eut pas le temps de la détruire et elle est encore entre les mains des Boches !

— Eh bien, dit à ce moment le chef d'escadrille, pour résumer la question, il est certain que nous avons été, dès le début, entourés d'un réseau d'espions extrêmement serré, et, chose plus grave, d'espions intelligents, connaissant admirablement le pays et cachant des officiers allemands des plus distingués...

Cependant, un semblable espionnage est en somme normal pour une puissance militaire : ce qui, à mon avis, est beaucoup plus troublant, c'est l'espionnage provenant de personnes occupant une situation officielle dans le pays, et sur le compte desquelles le soupçon ne parvient que difficilement à s'égarer...

C'est ce qui malheureusement est arrivé quelquefois. Voici un fait dont j'ai été témoin, il y a quinze jours, aux environs de S..., où mon ancienne escadrille était campée.

S... est, comme vous le savez, un gros village qui se trouve environ à 12 kilomètres des tranchées de première ligne, c'est un gros centre d'approvisionnement, de ravitaillement ; la gare sert de gare de ravitaillement pour la ... armée.

Dans S... en général il y a peu de monde, sauf deux ou trois ambulances et quelques formations automobiles. Mais la ville s'anime aux heures de distribution et d'arrivée des trains de ravitaillement.

Or la ville, qui, en général, n'était jamais bombardée, l'était de préférence à ces heures-là. On avait eu beau changer l'heure de la distribution, rien n'y faisait, les marmites arrivaient toujours au moment opportun.

Mais, chose plus grave, c'est surtout sur les trains chargés de munitions pour les parcs d'artillerie voisins, que le tir de l'ennemi était le plus efficace. Par deux fois, à des heures différentes, le train de munitions fut bombardé et faillit sauter...

Évidemment, quelqu'un, fort au courant de tous ces mouvements de ravitaillement, prévenait les batteries allemandes et déclanchait le tir ; on émit plusieurs hypothèses : celle du téléphone de cave et celle des signaux optiques. Les maisons furent fouillées : on ne trouva rien. Les signaux par lumière furent épiés : on ne vit rien.

Or, un jour, par une réclamation d'un mécanicien de locomotive, on apprit la chose suivante :

Afin de permettre au personnel de la gare de pouvoir préparer les équipes de débarquement, le titulaire de l'emploi de chef de gare (qui avait remplacé le chef de gare tué à son poste au moment de la marche en retraite) avait donné l'ordre aux mécaniciens des trains convoyeurs de stopper au disque et, après l'appel au disque, d'indiquer par un certain nombre de coups de sifflet le chargement qu'il portait, soit ravitaillement en munitions, soit ravitaillement normal en vivres... Ces coups de sifflet suffisaient à indiquer aux batteries allemandes l'arrivée d'un train, et aussitôt

le train, surtout le train de munitions (qu'on faisait arriver principalement de nuit pour ne pas être repéré en plein jour) était encadré d'obus...

L'affaire fut vite instruite : le faux chef de gare arrêté, ainsi qu'un employé qui l'aidait à cette sale besogne.

On les fusilla après rapide enquête...

Et depuis, les convois arrivèrent sans encombre.

Comme vous voyez, toutes les ruses sont bonnes et on ne saurait jamais prendre trop de précautions contre cette vermine-là.

Reims, 25 septembre.

Depuis dix jours les Boches s'acharnent sur la ville et sur la cathédrale.

C'est naturellement les faubourgs du côté Est et, en particulier, le faubourg de Cérés, et le centre de la ville qui ont le plus souffert.

La cathédrale, qui, dès les premiers obus, a été visée, a servi naturellement de point de repère au tir allemand. Elle est là devant nous, dressant sa haute stature de pierre au-dessus des ruines fumantes de l'archevêché, des maisons écroulées, des quartiers dévastés.

Les premiers obus sont d'abord tombés sur la toiture, défonçant la charpente, allumant des incendies dans l'intérieur, brûlant ou assommant les blessés allemands qui étaient soignés dans la grande nef.

Puis, d'autres obus incendiaires sont tombés à droite et à gauche, allumant des incendies le long des échafaudages de bois qui garnissaient les tours.

Chose étrange : en brûlant, les échafaudages ont tellement chauffé les pierres, que celles-ci sont devenues toutes blanches, et que l'on a l'impression, sur certaines parties, d'une cathédrale toute neuve surgie du sol... Mais ce n'est qu'une illusion passagère. La verrière centrale défoncée, les éclaboussures d'obus sur le porche, fauchant les admirables statues de pierre, ramènent vite à la réalité.

Les vitraux qui tamisaient une lumière unique sont tous brisés. Heureusement que les tapisseries qui garnissaient les parois latérales, les admirables tapisseries qui étaient l'orgueil du sanctuaire, ont été enlevées...

A l'intérieur, tandis que nous pénétrons, des tas de paille, de chaises, de lits de blessés et de charpente continuent à brûler : on voit même les formes imprécises de cadavres complètement carbonisés. Ce sont, pour la plupart, des blessés allemands : malheureusement, plusieurs de nos infirmières ont été aussi atteintes.

Depuis deux jours, le bombardement s'est un peu ralenti : mais cette accalmie ne sera pas de longue durée.

Ils veulent abattre la cathédrale : et elle, toujours debout, mutilée mais superbe d'allure guerrière, continue à dominer de sa haute stature la plaine environnante, les falaises de Brimont et de Nogent-l'Abbesse, exaspérant par sa résistance et son bloc inébranlable le commandement allemand.

Détail touchant : sur la place du Parvis, la statue de bronze de Jeanne d'Arc se dresse, intacte, en dépit des éclaboussures des shrapnells et des pavés pulvérisés ; des mains pieuses ont garni les grilles de bouquets de fleurs fraîches : et la bonne Lorraine, dressée sur ses étriers, le glaive au poing, semble prête à marcher sur les nouveaux ennemis de la France.

Dans les rues de Reims, en dépit du bombardement, la population circule. Certaines

précautions sont prises. Des postes de pompiers avec des tonneaux veillent en permanence ; les volets des magasins sont fermés par crainte des éclats d'obus : mais en somme, la vie normale de cette vaillante population n'est pas suspendue... Seuls, les tramways ont arrêté leur mouvement.

Une des artères qui a été plus visée est certainement le boulevard du Lundy : il est connu de tous les Allemands. C'est le quartier riche, le quartier aristocratique des grands propriétaires de champagne, le quartier où s'élèvent leurs hôtels particuliers...

Là plus qu'ailleurs, le contraste entre la vie luxueuse du temps de paix et l'horreur de la guerre est saisissant.

Certains obus ont coupé la façade en deux, ouvrant à nos regards l'intérieur, la vie intime de la maison : et tantôt c'est un salon où l'on vient de finir de causer, une chambre à coucher luxueuse, une salle de bains qui apparaissent par l'ouverture béante. Quelquefois l'obus sans force n'a fait qu'un trou ; d'autres fois il a éclaté en s'aplatissant dans la façade, projetant des éclaboussures en étoile.

Ausud de la ville, sur un plateau qui domine au loin la plaine de Châlons, le canal de la Vesle, et les pentes des vignobles de la montagne de Reims, s'élève le Collège d'athlètes. C'est dans ce site admirable, au milieu de vallons harmonieux, de plates-formes soigneusement gazonnées, qu'il a été édifié. Tout avait été prévu pour la joie du corps et le repos des yeux : pistes cendrées sur lesquelles les athlètes s'entraînaient, frais bosquets, piscines et bâtiments de gymnastique enfouis sous le feuillage...

C'était là un coin bien français, la manifestation à la fois du renouveau de notre race et de notre culture artistique.

Et c'est probablement pour cela, pour imposer à leur tour leur Kultur, que les Allemands s'acharnent dessus, quoique la position n'ait absolument aucune importance militaire.

En rasant les murs, nous arrivons jusqu'à l'entrée du Collège d'athlètes. Une compagnie d'infanterie est installée au-dedans. Elle a creusé des trous dans le flanc du vallon et s'est abritée contre le tir des grosses marmites... Tout est ravagé...

— Voyez, me dit le capitaine qui nous fait les honneurs, ils tirent systématiquement sur les bâtiments, ils ne sont pas encore atteints, mais cela viendra...

Dans les pistes cendrées, autrefois soigneusement ratissées, les 105 ont labouré le sol. Des barrières et des arbres gisent fauchés, tandis que des statues de marbre, répliques de statues grecques, sont encore intactes sur leurs socles, au milieu des excavations d'obus. Deux marmites viennent de tomber : nous nous abritons dans les trous... Et soudain, un fracas épouvantable, non loin de nous, fracas de vitres pulvérisées. Un obus est tombé plein centre sur le hall qui servait de salle d'exercices.

— Ça y est, dit flegmatiquement le capitaine ; j'espère que maintenant qu'ils l'ont f... par terre, ils nous f... la paix.

Curieux, nous allons voir...

C'est la fin, c'est le désastre complet. Tout a été bouleversé, il ne reste plus rien de ce qui fut les salles de gymnastique.

Pauvre Collège d'athlètes, à la conception si française, aux formes harmonieuses, symbolisant toute une époque, tout un renouveau, et toute une race !

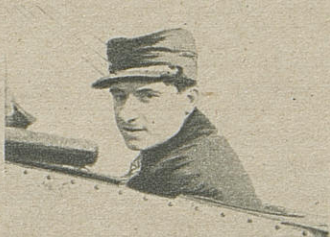
(A suivre.)

(1) Voir les numéros 15 et suivants.

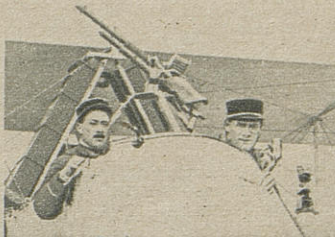
EN MARGE DE LA GUERRE



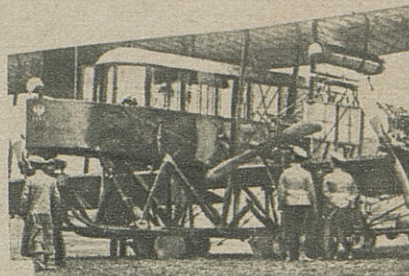
Au col du Bonhomme : la borne sur laquelle sont inscrits les noms des officiers tués le 8 septembre aux derniers combats.



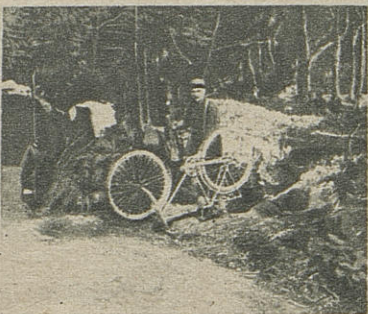
L'aviateur Gilbert, après un raid audacieux sur Friedrichshafen, atterrit en Suisse et est fait prisonnier.



M. de Losques, un des maîtres humoristes, sergent bombardier ; blessé et cité à l'ordre du jour.



Le nouveau biplan monstre de l'armée russe, type Fikorsky. Il peut prendre douze hommes à son bord.



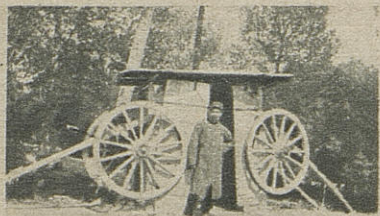
Un champion sur le front : Arsène Alencourt, champion de France, répare son vélo à la hache dans le bois de l'Argonne.



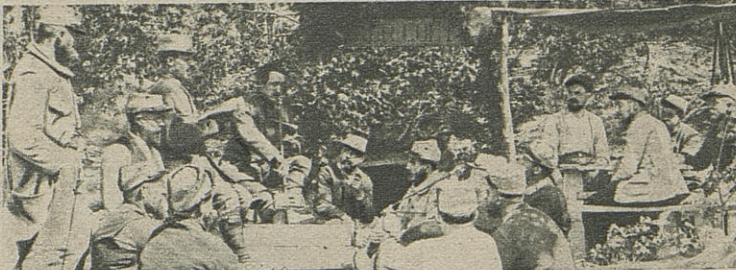
La municipalité de Paris a reçu le 26 juin M. Théophile Rossi (+), syndic de Turin, ainsi qu'une délégation de la municipalité de cette ville.



Sur le front italien : une patrouille de bersagliers cyclistes en action sur la rive gauche de l'Isonzo.



Une guérite originale à l'entrée de Commercy. Elle est faite de deux tombereaux accolés l'un à l'autre.



Le concert breton sur le front. Tandis qu'un de ses amis l'accompagne sur son violon fabriqué avec des boîtes de conserve, le lieutenant L., entouré de sa section, évoque la petite patrie de ses chants mélancoliques.



Nos marsouins s'amuse : une noce à P. en , à 400 mètres des tranchées allemandes.



Joseph Thierry, nouveau sous-secrétaire d'Etat à la Guerre (intendance).

Paul Acker, l'auteur du Soldat Bernard, mort en service commandé.

Justin Godard, nouveau sous-secrétaire d'Etat à la Guerre (santé).



Sous les auspices du Souvenir littéraire, le 75^e anniversaire de Rouget de l'Isle est célébré à Choisy-le-Roi le 27 juin.



AUX DARDANELLES. — LA « SAISON » SUR LA PLAGE DE MORTO-BAY (Cl. Edouard Detaille).



« La journée des orphelins de guerre ». Deux quêteuses épinglent à la tunique d'un cuirassier la jolie plaquette de Salique.

UNE SEMAINE DE GUERRE : DU 26 JUIN AU 2 JUILLET

SAMEDI 26 JUIN. — Sur les Hauts-de-Meuse, l'ennemi a lancé contre nous des bombes asphyxiantes et des liquides enflammés ; mais il a été repoussé, ainsi qu'au nord d'Arras, où nous avons fait quelques progrès nouveaux.

— Pour faire face aux frais de guerre, la Chambre vote trois douzièmes provisoires, soit près de six milliards.

DIMANCHE 27 JUIN. — Journée et nuit calmes sur tout le front.

— Le ministre de la Guerre de Russie démissionne.

— La proposition Dalbiez est votée à l'unanimité par la Chambre.

LUNDI 28 JUIN. — La lutte d'artillerie redouble d'intensité au nord d'Arras.

— Les Russes tiennent bon dans la région de Lemberg.

— Les Italiens progressent lentement mais sûrement, sur l'Isonzo.

MARDI 29 JUIN. — L'armée russe du Caucase tient en échec les Turcs sur tout le front.

MERCREDI 30 JUIN. — Le Sénat, à son tour, vote avec unanimité les douzièmes provisoires.

— En Angleterre, M. Asquith adresse un vibrant appel à la nation, pour demander des souscripteurs à un grand emprunt démocratique, dont le montant est illimité.

JEUDI 1^{er} JUILLET. — En Argonne, les Allemands ont prononcé une violente offensive, qui a complètement échoué.

— Le pacifiste M. Bryan, sans doute ami de l'humour et du paradoxe, répand en Amérique des brochures proclamant que les nations ont intérêt à ne jamais préparer la guerre.

VENDREDI 2 JUILLET. — Dans la Baltique,

les Allemands ont fait une vaine tentative de débarquement sur la côte russe.

— Encore un steamer anglais, l'*Armenian*, torpillé par un sous-marin allemand. Ce nouvel attentat a causé la mort de vingt marins américains. L'émotion est grande aux Etats-Unis.

C'EST SAMEDI PROCHAIN 17 JUILLET que paraîtra notre 2^e numéro sur NOS GÉNÉRAUX. Au cours de ce numéro, nous évoquerons dans leur cadre les silhouettes des grands chefs d'armée, qui ont noms : Foch, Sarrail, de Langle de Cary, Gouraud, d'Amade, Maud'huy, Lyautey, Hirschauer, etc...

Nous ne doutons pas que nos lecteurs n'accueillent ce deuxième numéro spécial avec le même empressement dont ils témoignèrent pour le précédent.

J'ai vu.

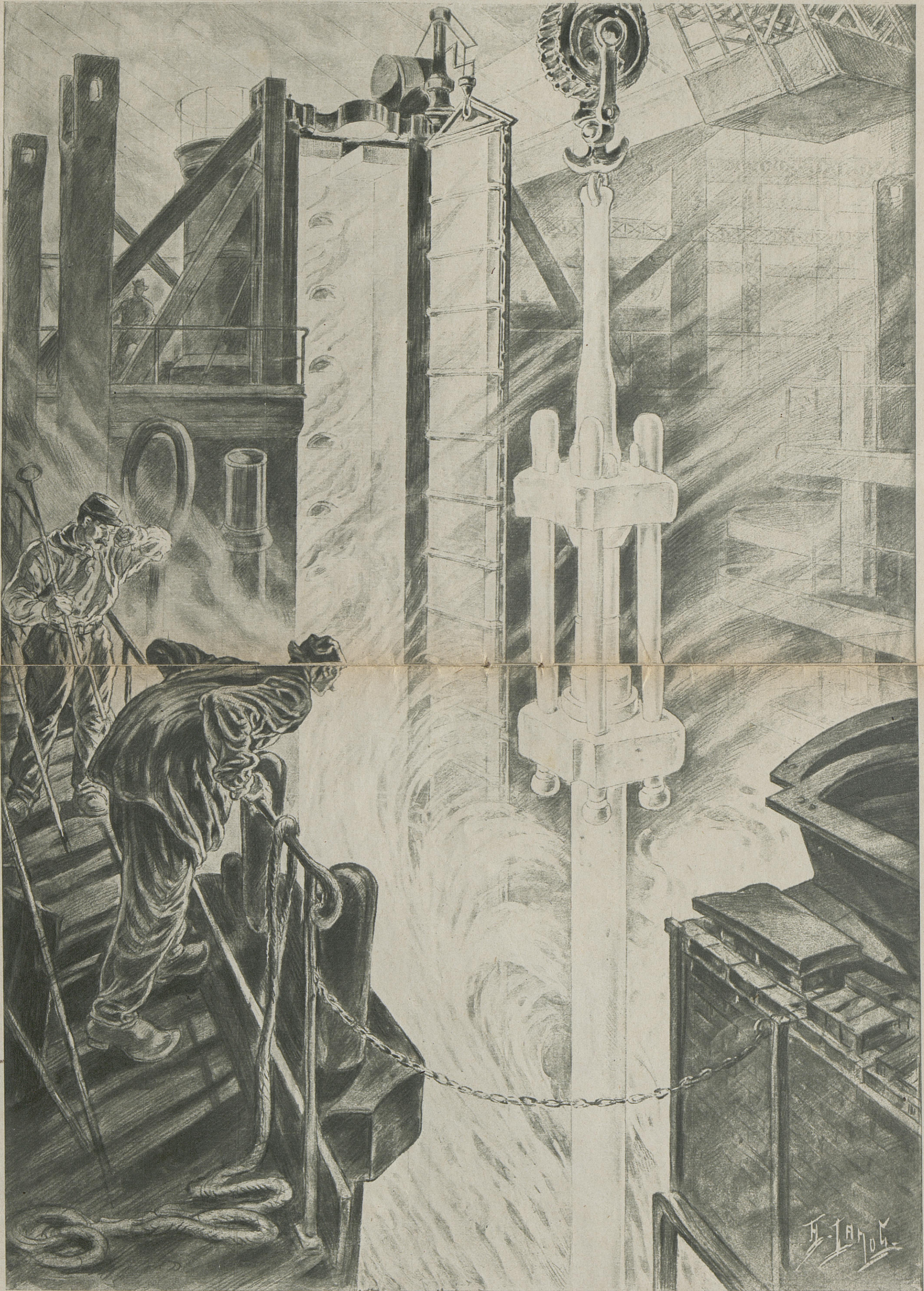
DES CANONS !... DES MUNITIONS !... (CH. H.)

Ingénieur surveillant les travaux.

Le four à canons.

La porte ouverte.

Pont roulant et son crochet.



Poste des ouvriers.

Le canon entrant dans le bain d'huile.

(Composition de Lanos.)

AU CREUSOT : LA TREMPE D'UN CANON A LONGUE PORTÉE

Un sentiment exact des réalités, la campagne ardente d'un grand patriote ont fait que, pour résister à l'assaut de l'ennemi formidablement armé, la France s'est transformée en usine nationale. On a compris que la victoire se forge aussi bien dans les usines que sur les champs de bataille et que chaque jour notre manufacture nationale du Creusot, où la production est intense, gagne un combat. Voici, prise au Creusot même par notre collaborateur Lanos, une des opérations les plus délicates de la fabrication d'un canon : la trempe. Au

coup de sifflet de l'ingénieur, le mur de briques réfractaires du four à canons glisse et s'ouvre. Une masse d'acier de 100 000 kilos chauffée à blanc apparaît lumineuse, retenue par le crochet roulant qui court le long de la toiture. Un second coup de sifflet : l'énorme tube s'enfonce tout entier dans une cuve pleine d'huile. Un jet de vapeur d'huile brûlante (il y en a pour 100 000 francs) remplit la cuve... et le long tube d'acier sort de son bain. Il est tout prêt à être le canon qui lancera, à plus de 30 kilomètres, des masses de 1 000 kilos.

J'ai vu...



LA TOUR DES TEMPLIERS

LE MOULIN SANS AILES

LES MONUMENTS DE LA VIEILLE FLANDRE RÉSISTENT TOUJOURS...

Tout près de Nieuport, malgré les énormes obus qui creusent dans ses flancs épais des blessures béantes, la Tour des Templiers, souvenir de la vieille Flandre, dresse toujours son imposante masse de pierre. Elle a résisté à tous les bombardements. Les rafales d'obus qui la décapitèrent et qui l'ont furieu-

sément ébréchée lors de la bataille de Saint-Georges n'ont pu la mettre à bas. Solide sur ses bases centenaires, elle est toujours debout et se dresse comme le symbole de la Belgique elle-même, que rien n'a pu accabler. — A droite : le vieux moulin qui perdit ses ailes pendant les dernières batailles.